

## Place aux livres

---

Numéro 61, printemps 2000

« Nos cousins des États » : les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/8573ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

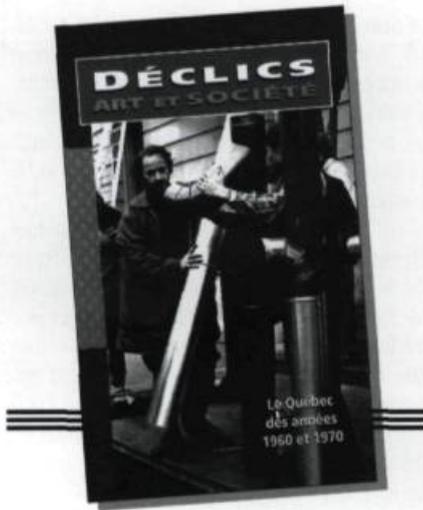
1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

(2000). Compte rendu de [Place aux livres]. *Cap-aux-Diamants*, (61), 55–59.



Marie-Charlotte De Koninck et Pierre Landry (dir.). *Déclics. Art et société. Le Québec des années 1960 et 1970*. Montréal/Québec, Éditions Fides/Musée de la civilisation, 1999, 256 p. (Coll. Image de la société).

**D**éclics. Art et société propose un regard sur l'influence exercée par les artistes sur le Québec des années 1960 et 1970. Né d'une collaboration entre le Musée d'art contemporain de Montréal et le Musée de la civilisation de Québec, ce recueil de textes plonge le lecteur au cœur de l'effervescence culturelle qui a suivi la «grande noirceur». Cette époque est présentée comme une période de libération, d'affirmation collective et d'ouverture au monde. D'ailleurs, les deux décennies ciblées sont d'emblée investies du «statut d'années fondatrices» (p. 5) de l'histoire du Québec moderne.

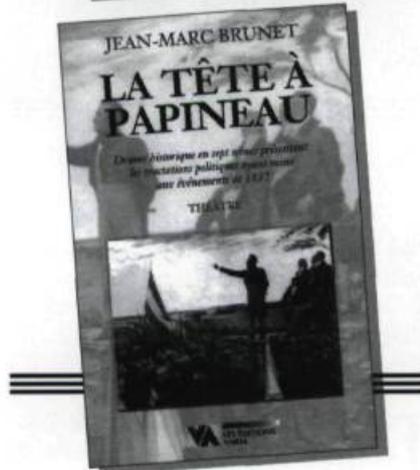
Les auteurs examinent les relations de l'art visuel et de la société québécoise sous différents angles. Sous la plume des sociologues Guy Bellavance, Andrée Fortin, Marcel Fournier et Guy Sioui Durand, *Déclics* présente, d'une part, l'apport et l'évolution du rôle des artistes au sein des grands mouvements sociaux qui ont façonné le Québec actuel. D'autre part, les historiens de l'art Rose-Marie Arbour, Francine Couture et Gaston Saint-Pierre analysent le rapport entre la finalité de l'art et les enjeux sociaux.

Tous les grands événements sociaux marquants y sont abordés. De la Révolution tranquille à la montée du nationalisme, de la libération sexuelle au féminisme et à la contre-culture en passant par octobre 70, les auteurs exposent et expliquent l'engagement politique et social véhiculé par les artistes dans leurs œuvres.

Par ailleurs, l'impressionnante iconographie fait de *Déclics* une pièce de collection offrant un savoureux panorama de la faune artistique des décennies 60 et 70. Ren-

dant la lecture du document des plus vivantes, les nombreuses photographies d'œuvres et d'événements significatifs explicitent et mettent judicieusement les textes en valeur. Le recueil est également parsemé de divers témoignages d'artistes marquants de l'époque. Parmi ceux-ci, citons Pierre Falardeau, Gabor Szilasi et Francine Larivée.

Jean-François Bouchard



Jacques Lamarche. *Les enfants Papineau*. Montréal, Lidec, 1998, 59 p. «Célébrités, collection biographique».

Jacques Lamarche. *Les montagnes noires* (deux tomes). Montréal, Éditions Pierre Tisseyre, 1984, 223 et 219 p.

Jean-Marc Brunet. *La tête à Papineau*. Montréal, Éditions Varia, 1998, 120 p..

**L**e nom de Louis-Joseph Papineau reste dans nos mémoires et continue d'inspirer nombre de nos écrivains. Ainsi, après avoir publié en 1984 un roman historique en deux tomes sur la vie des Papineau, intitulé *Les montagnes noires*, le très prolifique Jacques Lamarche, membre de la Société historique Louis-Joseph Papineau, pancive avec *Les enfants Papineau*, une plaquette généa-

logique consacrée aux origines et à la vie de cette illustre famille québécoise, qui comprenait également le peintre Napoléon Bourassa et le journaliste Henri Bourassa. Après le succès enviable obtenu par Micheline Lachance pour son *Roman de Julie Papineau*, on pouvait s'attendre à d'autres publications sur un sujet aussi fertile, qui nous réconcilie avec ce pan de notre histoire méconnue.

Les deux tomes du roman *Les montagnes noires* (intitulés respectivement *Les feudataires* et *Les cristalliers*) situaient leur action dans une région se trouvant entre Montréal et Hull, et montraient – non sans humour et audace – les difficultés à s'installer dans une zone isolée, au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Mais le romancier a voulu, quinze ans plus tard, revenir sur le cas des Papineau, en abordant le sujet dans une autre forme, moins littéraire et plus historique. Le mérite du livre de Jacques Lamarche consacré aux *Enfants Papineau* est de mettre en évidence la contribution de chaque membre, puisqu'il y a eu, en l'espace d'un siècle, trois hommes ayant porté le nom de Louis-Joseph Papineau : le député de Montréal élu à la Chambre du Bas-Canada en 1792, son fils aîné, élu en 1808 (celui qui participera aux événements de 1837), et un troisième Louis-Joseph Papineau (1861-1932), sans lien direct avec les précédents, qui aura lui aussi une carrière politique au fédéral et au provincial. Signalons toutefois une erreur dans l'arbre généalogique reproduit partiellement en p. 51 : Louis-Joseph Papineau est bien né en 1786 (et non en 1876).

La pièce intitulée *La tête à Papineau* est un «drame historique en sept scènes présentant les tractations politiques ayant mené aux événements de 1837». Résultant d'une abondante documentation, l'œuvre de Jean-Marc Brunet fait revivre – non sans maladresse – des personnages historiques dans une mise en situation des plus manichéennes. Évidemment, il est toujours difficile de recréer des dialogues dans le ton juste, après plus d'un siècle. Ici, les niveaux de langue y sont des plus contrastés; le clergé y apparaît comme abominable. En somme, c'est un regard en des termes d'aujourd'hui sur des événements remontant à plus de 150 ans. On juge le contexte d'hier selon les critiques, les principes et les normes actuelles, sans s'interroger suffisamment sur la dynamique du pouvoir à l'époque et sur les origines de l'alliance tacite du clergé avec le plus fort.

Yves Laberge



Ross Higgins. *De la clandestinité à l'affirmation. Pour une histoire de la communauté gaie montréalaise.* Montréal, Comeau & Nadeau, 1999, 165 p.

Jusqu'en 1969, les actes homosexuels étaient considérés comme criminels au Canada. Trente ans plus tard, la parade de la fierté des lesbiennes, des gais, des travestis et des transsexuelles attire des centaines de milliers de personnes à Montréal et le gouvernement québécois reconnaît officiellement les conjoints et les conjointes de même sexe. En fait, au cours de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, la minorité homosexuelle montréalaise s'est affirmée et a peu à peu été reconnue socialement et légalement. Comment un changement si radical a-t-il pu se produire? Pour Ross Higgins, l'histoire de l'affirmation et de la reconnaissance des gais au Québec demeure encore largement incomplète. *De la clandestinité à l'affirmation*, traduction d'une partie de la thèse de doctorat de l'auteur, donne certaines pistes que pourrait emprunter cette histoire.

Dans une perspective anthropologique et historique, Higgins, cofondateur des Archives gaies du Québec, en 1983, s'interroge sur les origines de l'identité gaie montréalaise. Dans la première partie de l'ouvrage, l'auteur donne une idée générale du contexte longtemps répressif, puis de plus en plus ouvert, où s'est affirmée la minorité sexuelle. Dans la seconde partie, Higgins trace une brève histoire de l'homosexualité au Québec. Il propose alors une abondante information sur les périodiques, les livres, les groupes, l'influence étrangère et la vie nocturne ayant contribué à la formation de cette communauté. Il explique le silence et les tabous qui ont souvent renforcé l'invisibilité des homosexuels. L'auteur identifie les jalons de l'histoire de la communauté : les lieux de rencontre, principalement les bars; la formation d'un mouvement politique et la multiplication

des associations et des commerces s'adressant aux gais à partir des années 1970; l'acceptation graduelle de l'existence des homosexuels par la société.

Higgins signale l'intérêt de l'histoire récente de cette minorité, riche en diversité et en particularités. L'ouvrage montre les possibilités qu'offre ce secteur de recherche encore peu exploré. Il s'agit d'une contribution certes partielle, mais originale, notamment par l'utilisation de *journaux jaunes* d'époque comme source documentaire. Espérons que cette publication encouragera d'autres chercheurs à s'intéresser à l'histoire des homosexuels québécois.

**Mathieu Arsenault**



Paul Trépanier. *Le patrimoine de ma famille. Comment le reconnaître et bien le conserver?* Québec, Éditions MultiMondes/Musée de la civilisation, Fondation du Musée de la civilisation, 1998, 63 p.

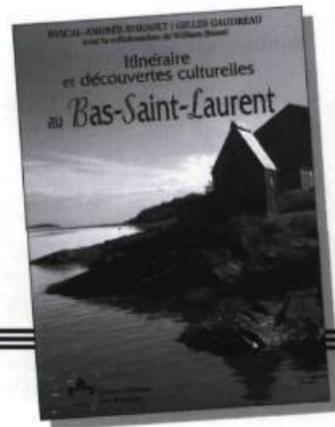
Issu du programme «Le patrimoine à domicile» du Musée de la civilisation, le présent ouvrage vise à encourager la conservation des biens personnels au sein des familles. L'entreprise est exemplaire puisqu'il existe un réel besoin de sensibiliser les familles québécoises à leur patrimoine, mais surtout de les aider à le protéger et le conserver précieusement. En effet, trop souvent ces objets de notre mémoire collective se retrouvent à la poubelle, faute de sensibilisation ou tout simplement parce que les héritiers ignorent leur valeur historique, culturelle et sociale.

L'ouvrage de Paul Trépanier s'adresse à ceux qui possèdent et s'intéressent à la sauvegarde de leur patrimoine et il explique comment l'identifier, le documenter et le protéger. D'abord, l'auteur définit le concept de patrimoine familial et amène le lecteur à l'identifier. Cette étape mène directement à la réalisation de l'inventaire des biens patrimoniaux. En deuxième lieu, le lecteur se laisse guider parmi les différentes étapes de

la documentation de son patrimoine. En effet, il importe de colliger le plus d'informations possible sur chacun des objets inventoriés, de manière à léguer aux plus jeunes un héritage qui aura une signification particulière. Enfin, la dernière partie traite de la conservation et de la restauration.

Réalisé sous la direction de Christian Denis du Service des collections au Musée de la civilisation de Québec, l'ouvrage est abondamment illustré et offre au lecteur une bibliographie qui le guidera dans la recherche d'informations supplémentaires. Il importe de féliciter l'auteur et le directeur pour cet outil précieux qui permettra à tous de démystifier un sujet qui demeurait, jusqu'à ce jour, l'apanage des spécialistes. Voilà donc une publication qui fera œuvre utile.

**Alain Gariépy**



Pascal-Andrée Rheault, Gilles Gaudreau, avec la collaboration de William Boissé. *Itinéraire et découvertes culturelles au Bas-Saint-Laurent.* Trois-Pistoles, Centre d'édition des Basques, 1999, 292 p.

Cet ouvrage «est le produit d'images saisies par le photographe Gilles Gaudreau, au cours des dernières années, de pensées et de réflexions, fondues en images poétiques par le professeur et écrivain, Pascal-Andrée Rheault», préface, p. VIII.

Quelque 295 photos couleur agrémentent les cinq chapitres de ce volume et font découvrir la richesse de cette région à travers sa nature, sa population, son histoire, son économie. Une bibliographie complète ces pages.

Le premier chapitre présente le Bas-Saint-Laurent, de La Pocatière à Sainte-Luce-sur-Mer. Il respecte la division administrative conventionnelle en quatre zones. Sa superficie est de 18 000 km<sup>2</sup>. Le fleuve Saint-Laurent est omniprésent de l'ouest à l'est. La chaîne montagneuse des Appalaches en constitue l'assise rocheuse. La pêche à l'anguille, au

hareng, à la morue, de même que la cueillette des crustacés et le ramassage du varech ont longtemps été les activités principales. La toponymie est influencée par les Amérindiens, puis les Français, les Anglo-Saxons et la population québécoise.

L'ouest de ce territoire, de La Pocatière à Saint-Alexandre, fait l'objet du deuxième chapitre. La région de Kamouraska a connu un peuplement de souche européenne précoce et elle est marquée par le système seigneurial. En 1672, la seigneurie La Pocatière est concédée par l'intendant Jean-Talon à Marie-Anne Juchereau, de même que celle de La Boutellerie (Rivière-Ouelle). Nous y retrouvons les aboiteaux, la pêche à l'anguille, plusieurs manoirs, des calvaires et des croix de chemin.

Le chapitre trois nous informe sur le centre de cette région, de Notre-Dame-du-Portage à l'Isle-Verte. Le peuplement y est plus tardif. C'est «une terre d'itinérance et de missions». Rivière-du-Loup doit son nom à la rivière qui la traverse. La seigneurie fut concédée en 1673, mais son développement ne remonte qu'à 1802. Ici aussi, des manoirs, des maisons bourgeoises et des villas sont visibles.

L'est du territoire, de Trois-Pistoles à Sainte-Luce-sur-Mer, occupe le tiers de ce volume. Au XVII<sup>e</sup> siècle, Trois-Pistoles et Rimouski sont les deux seuls points de peuplement de la région. Pour les autres paroisses, il faut attendre le XIX<sup>e</sup> siècle. Rimouski est la capitale régionale et océanographique du Québec, en plus d'être un centre éducatif, religieux et culturel.

Le dernier chapitre nous conduit à l'intérieur des terres ou au doux pays des lacs. On quitte le littoral pour emprunter la route 289 en direction sud. Forêts, montagnes, plateaux, vallées, vallons, collines, grands lacs (Témiscouata, Pohénégamook), lacs et rivières donnent une toute autre vue au voyageur. Bravo aux auteurs! C'est un achat très valable.

#### Laval Lavoie

Gilles Pellerin. *Récit d'une passion : florilège du français au Québec*. Québec, L'instant même, 1997, 160 p.

À l'heure où la multidisciplinarité est à l'ordre du jour parmi de nombreux groupes de chercheurs universitaires, Gilles Pellerin propose, dans son plus récent essai, une étude à la fois littéraire et historique de l'épineuse question linguistique québécoise. «Au Québec, explique l'auteur, le français est de tous les débats : le parlerons-nous demain? dans quelles circonstances,



dans quel milieu le parler? le parlerons-nous bien? mal? mieux qu'il y a 30 ans? ne vaudrait-il pas mieux nous taire?»

Citant et commentant fort à propos les nombreux intellectuels (Jules-Paul Tardivel, Alexis de Tocqueville, Fernand Dumont, Jean Larose, Roland Bourneuf...) et artistes (Octave Crémazie, Gilles Vigneault, Gaston Miron, Michèle Lalonde, Marco Micone...) qui ont traité de ce sujet au cours des décennies et des siècles, Gilles Pellerin explique comment la question de la langue française est devenue omniprésente au point d'être indissociable de l'histoire du Québec.

Depuis la pétition de 1764 dans laquelle des notables réclamaient au roi d'Angleterre le droit de «rédiger nos Affaires de famille en notre langue», jusqu'au *Speak White* de Michèle Lalonde, un thème, toujours le même, semble dominer à la fois notre histoire politique et notre production artistique et littéraire. Entre une langue élitiste et artificielle, voire jésuitique, que certains préconisent, jusqu'à l'usage du parler populaire comme «joui de bataille», une seule et même dichotomie sépare deux conceptions opposées d'une langue pourtant toujours émancipatrice.

#### François Robichaud

René Villeneuve. *Orfèvrerie québécoise de la collection du Musée des beaux-arts du Canada*. Ottawa, Musée des beaux-arts du Canada, 1998, 124 p.

En 1998, le Musée des beaux-arts du Canada a publié un catalogue fort intéressant sur l'orfèvrerie québécoise. Écrit par le conservateur adjoint René Villeneuve, cet ouvrage, qui accompagne parallèlement l'exposition itinérante *Orfèvrerie québécoise de la collection du Musée des beaux-arts du Canada*, offre aux lecteurs l'occasion d'accroître leurs connaissances sur le travail de Henry Gifford Birks à cons-



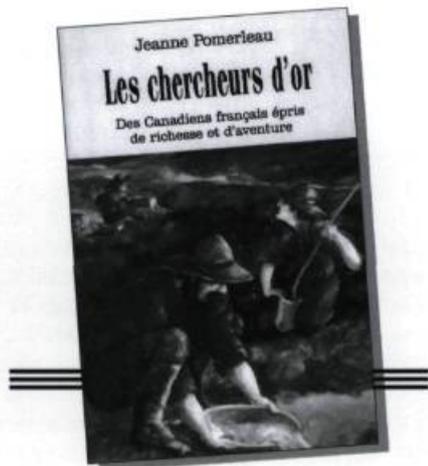
tituer une des plus belles collections d'argenterie du Canada et sur les styles attachés à la production de l'orfèvrerie depuis la Nouvelle-France du XVIII<sup>e</sup> siècle jusqu'au Québec des années 1950. Car ne nous le cachons pas – Villeneuve lui-même en a fait d'ailleurs la critique –, «peu d'études existent sur l'orfèvrerie canadienne, toutes époques confondues».

Par sa pertinence et sa richesse documentaire, le catalogue de Villeneuve est d'ores et déjà un livre de référence. Ses premières pages, consacrées à Henry G. Birks, nous dressent non seulement la biographie de cet homme d'affaires passionné, mais également un vif portrait de la genèse et la constitution de la collection du Musée des beaux-arts du Canada. Bien que Birks ait été la figure prédominante dans l'élaboration de cette collection, nombreux sont les collectionneurs amateurs aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles qui y ont joué un rôle important, ne serait-ce que Joseph Signay, Cyrille Tessier et Ramsay H. Traquair. Avec simplicité, concision et logique, l'auteur nous explique les nombreux réseaux qui ont uni ces hommes, pour ainsi mieux cerner la provenance des pièces qui constituent cette abondante collection de qualité fort impressionnante.

Le premier chapitre repose essentiellement sur des énoncés de faits historiques. Le second s'attarde plus spécifiquement à définir les particularités stylistiques de quelques pièces d'argenterie de la collection du musée de la capitale nationale canadienne. Soigneusement sélectionnés pour leur nature, leur forme et leur décor respectif, les ciboires, calices, ostensoirs, théières, aiguères et autres témoignent, avec tout leur charme et toute leur brillance! À la suite des analyses et des comparaisons, Villeneuve décrit les nombreux talents des orfèvres à les confectonner, mais également l'esthétisme caractéristique des périodes abordées, allant du maniérisme à l'influence moderniste de l'Art déco, en passant par le néoclassicisme victo-

rien et le naturalisme canadien. Visiblement attaché à l'argenterie, l'auteur a conçu un manuel qui nous apprend à apprécier l'orfèvrerie à sa juste valeur, à observer ses détails et à saisir toute son importance dans l'histoire encore récente du Québec.

**Frédéric Bussières**



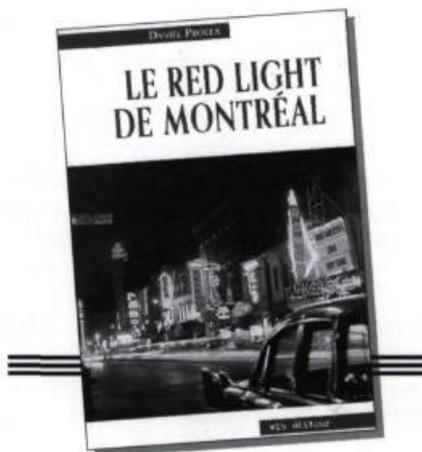
Jeanne Pomerleau. *Les chercheurs d'or. Des Canadiens français épris de richesse et d'aventure.* Sainte-Foy, Éditions J.-C. Dupont, 1996, 279 p.

Entre 1848 et 1910, de nombreux Canadiens français quittent le Québec pour la Californie, le Yukon et la Colombie-Britannique. Cette époque est marquée par la fièvre de l'or. C'est la ruée vers le Klondyke et plusieurs sont prêts à parcourir des milliers de kilomètres, au péril de leurs vies, pour découvrir un filon et aspirer ainsi à la richesse. Le nombre de ceux qui, à l'époque, parviennent à atteindre ce but est cependant minime.

Dans cet ouvrage, l'ethnologue Jeanne Pomerleau reconstitue avec bonheur une époque fascinante, celle de la ruée vers l'or. S'appuyant sur des récits de voyage, parfois manuscrits, des journaux, des monographies et des renseignements transmis oralement, l'auteure reconstitue les itinéraires et les destins d'hommes et de femmes qui ont pris la décision de s'enrichir au prix d'un dur labeur. Au XIX<sup>e</sup> siècle, estime-t-elle, près de 5 000 Canadiens français seraient partis pour les États-Unis pour faire de la prospection et travailler dans les mines. Pour le Klondyke, ce nombre est estimé à 10 000. En plus de relater les difficiles conditions de voyage des chercheurs d'or, elle décrit la vie quotidienne de ceux et celles qui réussissent à se tailler une place dans les villes aurifères importantes comme Dawson. On y découvre des personnages étonnants et des destins qui pourraient inspirer des romanciers et des

scénaristes. Les généalogistes prendront plaisir à lire ce livre qui fournit plusieurs listes de noms de Canadiens français partis à la recherche du précieux métal. Enfin, l'œuvre de Jeanne Pomerleau décrit brièvement la ruée vers l'or qui s'est manifestée dans la Beauce au XIX<sup>e</sup> siècle. Une des qualités de ces recherches repose aussi sur les chansons, les poèmes et le folklore qu'a su retracer Jeanne Pomerleau. Bien que l'auteure ait oublié de parler d'un mouvement semblable en Abitibi-Témiscamingue au début du XX<sup>e</sup> siècle, il n'en reste pas moins que son ouvrage constitue une très bonne introduction à l'histoire de la ruée vers l'or.

**Yves Hébert**



Daniel Proulx. *Le Red Light de Montréal.* Montréal, VLB éditeur, 1997, 122 p.

Le Red Light de Montréal fait partie des mythes et légendes de la province. En lieu, violence et crimes furent monnaie courante. À travers cette étude, l'auteur, Daniel Proulx, journaliste de carrière, nous apporte certains éclairages sur la naissance et la mort de ce quartier.

Le Red Light, que l'auteur étudie des années 1920 jusqu'en 1970, était limité, à ses débuts, au nord et au sud par la rue Sherbrooke et le Vieux-Montréal, à l'est et à l'ouest par les rues Saint-Denis et Bleury. En ce qui a trait à l'origine du nom Red Light, c'est une expression américaine. La présence de lanternes rouges aux portes de certaines maisons signifiait que ces endroits étaient des lieux où se déroulaient des activités illicites. Dans les premiers chapitres, l'auteur fait ressortir que la prospérité de ce quartier était directement liée à la situation économique de la ville. Contrairement à ce que l'on pourrait penser, pendant les périodes de crise, le Red Light fut profitable sur le plan économique, car les nombreuses amendes distribuées par la police permirent à la ville d'avoir des rentrées d'argent.

À l'intérieur des chapitres de la deuxième partie du livre, l'auteur nous démontre que même l'armée canadienne fut affectée par la présence du Red Light. Selon le commandant du district militaire n<sup>o</sup> 4, qui comprend la région de Montréal, ce quartier va faire plus de dommages à l'armée canadienne que toutes les forces de l'axe réunies si l'on n'intervient pas. En moins de quatre ans, soit de 1940 à 1943, 4 007 militaires casernés dans la région de Montréal contractèrent des maladies vénériennes à la suite de visites dans ce quartier. Les médias continuent alors de dénoncer le vice qui sévit dans la ville. La mise au jour de la corruption au sein de l'administration municipale et du service de police causa tout un émoi dans la population.

Pendant ce temps, plusieurs groupes comme la Ligue de vigilance sociale qui fut fondée en 1944 dénoncèrent le problème. En 1946, Pax Plante, alors greffier à la cour du recorder, est nommé conseiller légal de l'escouade des mœurs, afin de faire la lumière sur les activités clandestines du Red Light. En octobre 1954, après les élections municipales, Jean Drapeau et ses amis de la Ligue d'action civique deviennent les maîtres de l'hôtel de ville de Montréal. Connaissant déjà le dossier du Red Light pour y avoir travaillé en tant qu'avocat au début des années 1950, Jean Drapeau reprit la guerre au vice. Avec son équipe, il mit en place, une réglementation très sévère qui toucha les divers établissements de Montréal, tant les restaurants que les cabarets. Afin de voir disparaître toutes traces du Red Light, il proposa la construction de logements sociaux au cœur même du quartier : les Habitations Jeanne-Mance. Avec l'émergence de nouvelles habitations, on vit s'estomper un malaise social qui avait duré plusieurs décennies.

Le livre de Daniel Proulx est construit de façon chronologique. Ce choix de structure nous permet de bien percevoir les différentes périodes du Red Light, les plus prospères et les plus sombres. Aussi, il est écrit sobrement, ce qui rend la lecture agréable. Agrémenté d'anecdotes et de photos, *Le Red Light de Montréal* permet de connaître les dessous de ce quartier qui fut, dans les années 1940, la plaque tournante du crime organisé en Amérique du Nord.

**Philippe D. Allard**



Alain Rey et al. (dir.). *Dictionnaire historique de la langue française*. Paris, Dictionnaires Le Robert, 1998, 4 304 p., réparties en trois tomes.

Un dictionnaire historique de la langue fournit, en plus du sens des mots, une explication très détaillée de leur origine et de leur évolution au fil des siècles. Pourquoi dit-on ce mot? D'où vient tel nom? Pourquoi ce mot désigne-t-il cet objet? Les dictionnaires ordinaires n'y répondent généralement pas ou le font trop laconiquement. Ici, au contraire, il n'est pas rare de trouver un historique de plus d'une page pour beaucoup de mots au long passé.

Certains mots québécois y sont présentés : «Acadien», «banc de neige» (dans l'article «banc»), «traversier». Ailleurs, on mentionne par exemple les circonstances de «la Révolution tranquille» sous l'entrée «révolution». En outre, un encadré est consacré au «Québec et la langue française», dans lequel nous sommes présentés comme «une province souveraine de l'État du Canada».

Par contre, on ne trouve pas dans ce dictionnaire le verbe «abrier», signifiant «couvrir d'une couverture», et son contraire «désabrier», qui sont encore utilisés aujourd'hui au Québec, ou des mots comme «ciné-parc», «draver», «tuque» ou encore «papparmane», mon mot préféré (bien que dérivé de l'anglais).

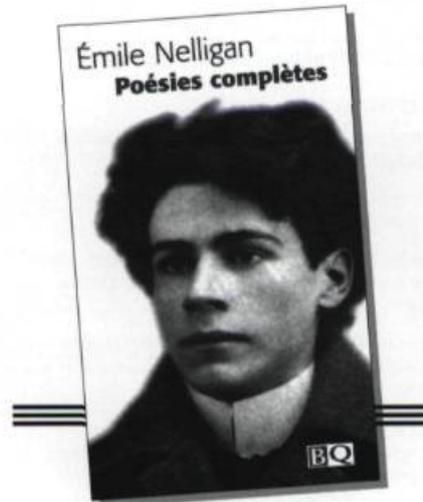
Je considère que ce coffret n'est pas exclusivement réservé aux seuls écrivains et aux bibliothèques publiques et qu'il devrait figurer dans la bibliothèque personnelle de quiconque doit utiliser régulièrement un dictionnaire de la langue. Forcément plus complet que le *Petit Larousse* ou le *Petit Robert I* (au demeurant excellents), ce *Dictionnaire historique de la langue française* permet, au moment de la composition ou de la rédaction, de mieux choisir le mot juste, en fonction du sens et de l'origine du terme que l'on veut utiliser, en considérant les nuances et le poids historique dont sont chargés certains mots.

Une première version de ce dictionnaire était parue il y a quelques années, mais son prix (de plusieurs centaines de dollars) en rendait l'achat particulièrement difficile. Il s'agit pourtant d'un outil de référence indispensable. La présente version coûte environ une centaine de dollars, ce qui est relativement abordable, compte tenu du contenu, du nombre de pages et du fait qu'il s'agit d'un ouvrage de référence qui dure toute une vie. On peut aussi le lire par pur plaisir.

Bien sûr, on déplorera encore la place toujours grandissante accordée aux mots anglais dans les dictionnaires français, et le

présent ouvrage, malgré ses grandes qualités, n'échappe pas à cette fâcheuse tendance : «bookmaker», «parking», «rewriting», «short», «pull» (pour chandail), «walkman», «week-end», etc. Mais ces défauts de langage sont surtout répandus en France et affectent peu la qualité du parler au Canada. Enfin, ce n'est pas parce que des mots anglais se retrouvent dans les dictionnaires français que l'on est obligé de les employer!

Yves Laberge



Paul Wyczynski. *Émile Nelligan*. Montréal, Bibliothèque québécoise, 1999, 346 p.

Dès son arrivée à l'Université d'Ottawa, en 1951, le professeur Wyczynski entreprend ses recherches sur l'École littéraire de Montréal, et plus particulièrement sur Émile Nelligan. C'est donc le fruit d'un travail de bénédictin qu'il nous livre dans la présente biographie de cet «adolescent qui s'est épuisé en voulant fuir la réalité». Poète-mémoire à compter de ses 16 ans, Nelligan se terre et s'enterre trois ans plus tard, d'août 1899 à novembre 1941, murmurant : «Je ne suis rien, je suis du papier».

Toutefois, on ne l'oublie pas pour autant. Dès mars 1900, l'École littéraire publie dix-sept de ses poèmes dans *Les Soirées du Château de Ramezay*, et six mois plus tard, son mentor, le père Eugène Seers – futur Louis Dantin – lui donne également une place de choix avec cinq poèmes dans le collectif *Franges d'autel*. Wyczynski en profite alors pour bien montrer la communion s'établissant entre l'adolescent névrosé et son ami, lui-même perturbé par sa situation de religieux ayant perdu la foi. Seers décide à ce moment de regrouper les poèmes de «l'exilé» pour l'éventuelle publication en 1904 de : *Émile Nelligan et son œuvre*. Par

le dépouillement systématique des sources et études concernant Nelligan, Wyczynski ne laisse sans doute rien à découvrir aux futurs chercheurs, sinon dans le domaine de l'interprétation.

En terminant, je me permets deux questions. En premier lieu, est-il bien établi qu'Olivar Asselin, spadassin s'étant toujours montré ardent défenseur des poètes dits artistes et pourfendeur tonitruant des «terroiristes», fasse partie du collectif ayant dénigré Nelligan sous le pseudonyme de Joseph Saint-Hilaire? À remarquer que dans son *Nelligan* publié chez Fides, en 1987, Wyczynski note qu'en 1934, Nelligan «s'enquiert du sort de ses amis, notamment d'Idola Saint-Jean et d'Olivar Asselin». *Secundo* : pourquoi ces digressions vaguement historiques, telles : «Sur les anciennes terres des Malécites, des Micmacs et des Abénakis surgit une nouvelle civilisation dont Cabot, Cartier, Roberval et Champlain avaient planté les premiers jalons»? Ou encore, en guise de conclusion : «Transcendant les appels historiques de Louisbourg et des Plaines d'Abraham, il [Nelligan] aura en définitive et à sa façon proféré, voix de la Nouvelle-France dans l'Illion de la communauté dont est issue sa mère, un chant authentiquement national»? Ajoutons trois coquilles (p. 133, 225, 284) et cessons toutes vêtiles : on ne pourra plus parler de Nelligan sans citer Wyczynski!

Robert Lahaise

